

La Comédie de la mort

PORTAIL

Ne trouve pas étrange, homme du monde, artiste,
Qui que tu sois, de voir par un portail si triste
S'ouvrir fatalement ce volume nouveau.

Hélas ! Tout monument qui dresse au ciel son faîte,
Enfonce autant les pieds qu'il élève la tête.
Avant de s'élançer tout clocher est caveau :

En bas, l'oiseau de nuit, l'ombre humide des tombes ;
En haut, l'or du soleil, la neige des colombes,
Des cloches et des chants sur chaque soliveau ;

En haut, les minarets et les rosaces frêles,
Où les petits oiseaux s'enchevêtrent les ailes,
Les anges accoudés portant des écussons ;

L'acanthé et le lotus ouvrant sa fleur de pierre
Comme un lys séraphique au jardin de lumière ;
En bas, l'arc surbaissé, les lourds piliers saxons ;

Les chevaliers couchés de leur long, les mains jointes,
Le regard sur la voûte et les deux pieds en pointes ;
L'eau qui suinte et tombe avec de sourds frissons.

Mon œuvre est ainsi faite, et sa première assise
N'est qu'une dalle étroite et d'une teinte grise
Avec des mots sculptés que la mousse remplit.

Dieu fasse qu'en passant sur cette pauvre pierre,
Les pieds des pèlerins n'effacent pas entière
Cette humble inscription et ce nom qu'on y lit.

Pâles ombres des morts, j'ai pour vos promenades,
Filé patiemment la pierre en colonnades ;
Dans mon Campo-Santo je vous ai fait un lit !

Vous avez près de vous, pour compagnon fidèle,
Un ange qui vous fait un rideau de son aile,
Un oreiller de marbre et des robes de plomb.

Dans le jaspe menteur de vos tombes royales,

On voit s'entre-baiser les sœurs théologiques
Avec leur auréole et leur vêtement long.

De beaux enfants tout nus, baissant leur torche éteinte,
Poussent autour de vous leur éternelle plainte ;
Un lévrier sculpté vous lèche le talon.

L'arabesque fantasque, après les colonnettes,
Enlace ses rameaux et suspend ses clochettes
Comme après l'espalier fait une vigne en fleur.

Aux reflets des vitraux la tombe réjouie,
Sous cette floraison toujours épanouie,
D'un air doux et charmant sourit à la douleur.

La mort fait la coquette et prend un ton de reine,
Et son front seulement sous ses cheveux d'ébène,
Comme un charme de plus garde un peu de pâleur.

Les émaux les plus vifs scintillent sur les armes,
L'albâtre s'attendrit et fond en blanches larmes ;
Le bronze semble avoir perdu sa dureté.

Dans leurs lits les époux sont arrangés par couples,
Leurs têtes font ployer les coussins doux et souples,
Et leur beauté fleurit dans le marbre sculpté.

Ce ne sont que festons, dentelles et couronnes,
Trèfles et pendentifs et groupes de colonnes
Où rit la fantaisie en toute liberté.

Aussi bien qu'un tombeau, c'est un lit de parade,
C'est un trône, un autel, un buffet, une estrade ;
C'est tout ce que l'on veut selon ce qu'on y voit.

Mais pourtant si, poussé de quelque vain caprice,
Dans la nef, vers minuit, par la lune propice,
Vous alliez soulever le couvercle du doigt,

Toujours vous trouveriez, sous cette architecture,
Au milieu de la fange et de la pourriture,
Dans le suaire usé le cadavre tout droit,

Hideusement verdi, sans rayon de lumière,
Sans flamme intérieure illuminant la bière,
Ainsi que l'on en voit dans les Christs aux tombeaux.

Entre ses maigres bras, comme une tendre épouse,
La mort les tient serrés sur sa couche jalouse
Et ne lâcherait pas un seul de leurs lambeaux.

A peine, au dernier jour, lèveront-ils la tête
Quand les cieux trembleront au cri de la trompette.
Et qu'un vent inconnu soufflera les flambeaux.

Après le jugement, l'ange, en faisant sa ronde,
Retrouvera leurs os sur les débris du monde ;
Car aucun de ceux-là ne doit ressusciter.

Le Christ lui-même irait, comme il fit au Lazare,
Leur dire : levez-vous ! Que le sépulcre avare
Ne s'entr'ouvrirait pas pour les laisser monter.

Mes vers sont les tombeaux tout brodés de sculptures,
Ils cachent un cadavre, et sous leurs fioritures
Ils pleurent bien souvent en paraissant chanter.

Chacun est le cercueil d'une illusion morte ;
J'enterre là les corps que la houle m'apporte
Quand un de mes vaisseaux a sombré dans la mer ;

Beaux rêves avortés, ambitions déçues,
Souterraines ardeurs, passions sans issues,
Tout ce que l'existence a d'intime et d'amer.

L'océan tous les jours me dévore un navire ;
Un récif, près du bord, de sa pointe déchire
Leurs flancs doublés de cuivre et leur quille de fer.

Combien j'en ai lancé plein d'ivresse et de joie,
Si beaux et si coquets sous leurs flammes de soie,
Que jamais dans le port mes yeux ne reverront !

Quels passagers charmants, têtes fraîches et rondes,
Désirs aux seins gonflés, espoirs, chimères blondes,
Que d'enfants de mon cœur entassés sur le pont !

Le flot a tout couvert de son linceul verdâtre,
Et les rougeurs de rose, et les pâleurs d'albâtre,
Et l'étoile et la fleur éclosent à chaque front.

Le flux jette à la côte entre le corps du phoque,

Et les débris de mâts que la vague entre-choque,
Mes rêves naufragés tout gonflés et tout verts ;

Pour ces chercheurs d'un monde étrange et magnifique,
Colombs qui n'ont pas su trouver leur Amérique,
En funèbres caveaux creusez-vous, ô mes vers !

Puis montez hardiment comme les cathédrales,
Allongez-vous en tours, tordez-vous en spirales,
Enfonchez vos pignons au cœur des cieux ouverts.

Vous, oiseaux de l'amour et de la fantaisie,
Sonnets, ô blancs ramiers du ciel de poésie,
Posez votre pied rose au toit de mon clocher.

Messagères d'avril, petites hirondelles,
Ne fouettez pas ainsi les vitres à coups d'ailes,
J'ai dans mes bas-reliefs des trous où vous nicher ;

Mes vierges vous prendront dans un pli de leur robe,
L'empereur tout exprès laissera choir son globe,
Le lotus ouvrira son cœur pour vous cacher.

J'ai brodé mes réseaux des dessins les plus riches,
Evidé mes piliers, mis des saints dans mes niches,
Posé mon buffet d'orgue et peint ma voûte en bleu.

J'ai prié saint éloi de me faire un calice,
Le roi mage Gaspard, pour le saint sacrifice,
M'a donné le cinname et le charbon de feu.

Le peuple est à genoux, le chapelain s'affuble
Du brocart radieux de la lourde chasuble ;
L'église est toute prête ; y viendrez-vous, mon Dieu ?

LA VIE DANS LA MORT

I

C'était le jour des morts : une froide bruine
Au bord du ciel rayé, comme une trame fine,
 Tendait ses filets gris ;
Un vent de nord sifflait ; quelques feuilles rouillées
Quittaient en frissonnant les cimes dépouillées
 Des ormes rabougris ;

Et chacun s'en allait dans le grand cimetière,
Morne, s'agenouiller sur le coin de la pierre
 Qui recouvre les siens,
Prier Dieu pour leur âme, et, par des fleurs nouvelles,
Remplacer en pleurant les pâles immortelles
 Et les bouquets anciens.

Moi, qui ne connais pas cette douleur amère,
D'avoir couché là-bas ou mon père ou ma mère
 Sous les gazons flétris,
Je marchais au hasard, examinant les marbres,
Ou, par une échappée, entre les branches d'arbres,
 Les dômes de Paris ;

Et comme je voyais bien des croix sans couronne,
Bien des fosses dont l'herbe était haute, où personne
 Pour prier ne venait,
Une pitié me prit, une pitié profonde
De ces pauvres tombeaux délaissés, dont au monde
 Nul ne se souvenait.

Pas un seul brin de mousse à tous ces mausolées,
Cependant, et des noms de veuves désolées,
 D'époux désespérés,
Sans qu'un gramin voilât leurs majuscules noires,
Etalaient hardiment leurs mensonges notoires
 A tous les yeux livrés.

Ce spectacle me fit sourdre au cœur une idée
Dont j'ai, depuis ce temps, toujours l'âme obsédée.
 Si c'était vrai, les morts
Tordraient leurs bras noueux de rage dans leur bière
Et feraient pour lever leurs couvercles de pierre
 D'incroyables efforts !

Peut-être le tombeau n'est-il pas un asile
Où, sur son chevet dur, on puisse enfin tranquille
Dormir l'éternité,
Dans un oubli profond de toute chose humaine,
Sans aucun sentiment de plaisir ou de peine
D'être ou d'avoir été.

Peut-être n'a-t-on pas sommeil ; et quand la pluie
Filtre jusques à vous, l'on a froid, l'on s'ennuie
Dans sa fosse tout seul.
Oh ! Que l'on doit rêver tristement dans ce gîte
Où pas un mouvement, pas une onde n'agite
Les plis droits du linceul !

Peut-être aux passions qui nous brûlaient, émue,
La cendre de nos cœur s vibre encore et remue
Par delà le tombeau,
Et qu'un ressouvenir de ce monde dans l'autre,
D'une vie autrefois enlacée à la nôtre,
Traîne quelque lambeau.

Ces morts abandonnés sans doute avaient des femmes,
Quelque chose de cher et d'intime ; des âmes
Pour y verser la leur :
S'ils étaient éveillés au fond de cette tombe,
Où jamais une larme avec des fleurs ne tombe,
Quelle affreuse douleur !

Sentir qu'on a passé sans laisser plus de marque
Qu'au dos de l'océan le sillon d'une barque,
Que l'on est mort pour tous ;
Voir que vos mieux aimés si vite vous oublient,
Et qu'un saule pleureur aux longs bras qui se plient
Seul se plaigne sur vous.

Au moins, si l'on pouvait, quand la lune blafarde,
Ouvrant ses yeux sereins aux cils d'argent, regarde
Et jette un reflet bleu
Autour du cimetière, entre les tombes blanches,
Avec le feu follet dans l'herbe et sous les branches,
Se promener un peu !

S'en revenir chez soi, dans la maison, théâtre
De sa première vie, et frileux, près de l'âtre,
S'asseoir dans son fauteuil,

Feuilleter ses bouquins et fouiller son pupitre
Jusqu'au moment où l'aube, illuminant la vitre,
Vous renvoie au cercueil !

Mais non ; il faut rester sur son lit mortuaire,
N'ayant pour se couvrir que le lin du suaire,
N'entendant aucun bruit,
Sinon le bruit du ver qui se traîne et chemine
Du côté de sa proie, ouvrant sa sourde mine,
Ne voyant que la nuit.

Puis, s'ils étaient jaloux, les morts, tout ce que Dante
A placé de tourments dans sa spirale ardente,
Près des leurs seraient doux.
Amants, vous qui savez ce qu'est la jalousie,
Ce qu'on souffre de maux à cette frénésie :
Un cadavre jaloux !

Impuissance et fureur ! être là, dans sa fosse,
Quand celle qu'on aimait de tout son amour, fausse
Aux beaux serments jurés,
En se raillant de vous, dans d'autres bras répète
Ce qu'elle vous disait, rouge et penchant la tête,
Avec des mots sacrés ;

Et ne pouvoir venir, quelque nuit de décembre,
Pendant qu'elle est au bal, se tapir dans sa chambre,
Et lorsque, de retour,
Rieuse, elle défait au miroir sa toilette,
Dans un cristal profond réfléchir son squelette
Et sa poitrine à jour,

Riant affreusement d'un rire sans gencive,
Marbrer de baisers froids sa gorge convulsive,
Et, tenaillant sa main,
Sa main blanche et rosée avec sa main osseuse,
Faire râler ces mots d'une voix caverneuse
Qui n'a plus rien d'humain :

"Femme, vous m'avez fait des promesses sans nombre,
Si vous oubliez, vous, dans ma demeure sombre,
Moi, je me ressouviens.
Vous avez dit, à l'heure où la mort me vint prendre,
Que vous me suivriez bientôt ; lassé d'attendre,
Pour vous chercher je viens ! "

Dans un repli de moi, cette pensée étrange
Est là comme un cancer qui m'use et qui me mange,
 Mon oeil en devient creux ;
Sur mon front nuager de nouveaux plis se fouillent
De cheveux et de chair mes tempes se dépouillent,
 Car se serait affreux !

La mort ne serait plus le remède suprême ;
L'homme, contre le sort, dans la tombe elle-même
 N'aurait pas de recours,
Et l'on ne pourrait plus se consoler de vivre,
Par l'espoir tant fêté du calme qui doit suivre
 L'orage de nos jours.

II

Dans le fond de mon âme agitant ma pensée,
Je restais là rêveur et la tête baissée
 Debout contre un tombeau.
C'était un marbre neuf, et, sur la blanche épaule
D'un génie éploré, les longs cheveux d'un saule
 Tombaient comme un manteau.

La bise feuille à feuille emportait la couronne
Dont les débris jonchaient le fût de la colonne ;
 On aurait dit les pleurs
Que sur la jeune fille, au printemps moissonnée,
Pauvre fleur du matin, avant midi fanée,
 Versaient les autres fleurs.

La lune entre les ifs faisait luire sa corne ;
De grands nuages noirs couraient sur le ciel morne
 Et passaient par devant ;
Les feux follets valsaient autour du cimetière,
Et le saule pleureur secouait sa crinière
 Eparpillée au vent.

On entendait des bruits venus de l'autre monde,
Des soupirs de terreur et d'angoisse profonde,
 Des voix qui demandaient
Quand donc à leurs tombeaux l'on mettrait des fleurs neuves
Comment allait la terre, et pourquoi donc leurs veuves
 Aussi longtemps tardaient ?

Tout à coup... j'ose à peine en croire mon oreille,

Sous le marbre entr'ouvert, ô terreur ! ô merveille !
J'entendis qu'on parlait.
C'était un dialogue, et, du fond de la fosse,
A la première voix, une voix aigre et fausse
Par instant se mêlait.

Le froid me prit. Mes dents d'épouvante claquèrent ;
Mes genoux chancelants sous moi s'entre-choquèrent,
Je compris que le ver
Consommait son hymen avec la trépassée,
Eveillée en sursaut dans sa couche glacée,
Par cette nuit d'hiver.

La Trépassée.
Est-ce une illusion ? Cette nuit tant rêvée,
La nuit du mariage, elle est donc arrivée ?
C'est le lit nuptial.
Voici l'heure où l'époux, jeune et parfumé, cueille
La beauté de l'épouse, et sur son front effeuille
L'oranger virginal.

Le Ver.
Cette nuit sera longue, ô blanche trépassée !
Avec moi, pour toujours, la mort t'a fiancée ;
Ton lit, c'est le tombeau.
Voici l'heure où le chien contre la lune aboie,
Où le pâle vampire erre et cherche sa proie,
Où descend le corbeau.

La Trépassée.
Mon bien-aimé, viens donc ! L'heure est déjà passée.
Oh ! Tiens-moi sur ton cœur, entre tes bras pressée.
J'ai bien peur, j'ai bien froid.
Réchauffe à tes baisers ma bouche qui se glace.
Oh ! Viens, je tâcherai de te faire une place,
Car le lit est étroit !

Le Ver.
Cinq pieds de long sur deux de large. La mesure
Est prise exactement ; cette couche est trop dure :
L'époux ne viendra pas.
Il n'entend pas tes cris. Il rit dans quelque fête.
Allons, sur ton chevet repose en paix ta tête
Et recroise tes bras.

La Trépassée.

Quel est donc ce baiser humide et sans haleine ?
Cette bouche sans lèvre, est-ce une bouche humaine ?
Est-ce un baiser vivant ?
Ô prodige ! à ma droite, à ma gauche, personne.
Mes os craquent d'horreur, toute ma chair frissonne
Comme un tremble au grand vent.

Le Ver.
Ce baiser, c'est le mien : je suis le ver de terre ;
je viens pour accomplir le solennel mystère.
J'entre en possession.
Me voilà ton époux, je te serai fidèle.
Le hibou tout joyeux fouettant l'air de son aile
Chante notre union.

La Trépassée.
Oh ! Si quelqu'un passait auprès du cimetière !
J'ai beau heurter du front les planches de ma bière,
Le couvercle est trop lourd !
Le fossoyeur dort mieux que les morts qu'il enterre
Quel silence profond ! La route est solitaire :
L'écho lui-même est sourd ;

Le Ver.
A moi tes bras d'ivoire, à moi ta gorge blanche,
A moi tes flancs polis avec ta belle hanche
A l'ondoyant contour ;
A moi tes petits pieds, ta main douce et ta bouche,
Et ce premier baiser que ta pudeur farouche
Refusait à l'amour.

La Trépassée.
C'en est fait ! C'en est fait ! Il est là ! Sa morsure
M'ouvre au flanc une large et profonde blessure ;
Il me ronge le cœur .
Quelle torture ! ô Dieu, quelle angoisse cruelle
Mais que faites-vous donc lorsque je vous appelle,
Ô ma mère, ô ma soeur ?

Le Ver.
Dans leur âme déjà ta mémoire est fanée,
Et pourtant sur ta fosse, ô pauvre abandonnée,
L'oranger est tout frais.
La tenture funèbre à peine repliée,
Comme un songe d'hier elles t'ont oubliée,
Oubliée à jamais.

La Trépassée.

L'herbe pousse plus vite au cœur que sur la fosse ;

Une pierre, une croix, le terrain qui se hausse,

Disent qu'un mort est là.

Mais quelle croix fait voir une tombe dans l'âme ?

Oubli ! Seconde mort, néant que je réclame,

Arrivez, me voilà !

Le Ver.

Console-toi. -la mort donne la vie. -éclore

A l'ombre d'une croix, l'égantine est plus rose

Et le gazon plus vert.

La racine des fleurs plongera sous tes côtes ;

A la place où tu dors les herbes seront hautes ;

Aux mains de Dieu tout sert !

Un mort qu'ils réveillaient les pria de se taire ;

Un pâle éclair parti non du ciel, mais de terre,

Me fit dans leurs tombeaux

Voir tous les trépassés cadavres ou squelettes,

Avec leurs os jaunis ou leurs chairs violettes,

S'en allant par lambeaux ;

Les jeunes et les vieux, peuple du cimetière,

Pauvres morts oubliés n'entendant sur leur pierre

Gémir que l'ouragan,

Et, dévorés d'ennui dans leur froide demeure,

De leurs yeux sans regard cherchant à savoir l'heure

A l'éternel cadran.

Puis tout devint obscur, et je repris ma route,

Pâle d'avoir tant vu, plein d'horreur et de doute,

L'esprit et le corps las ;

Et, me suivant partout, mille cloches fêlées,

Comme des voix de mort, me jetaient par volées

Les râlements du glas.

III

Et je rentrais chez moi. -de lugubres pensées
Tournaient devant mes yeux sur leurs ailes glacées
Et me rasaient le front,
Comme on voit sur le soir, autour des cathédrales,
Des essaims de corbeaux dérouler leurs spirales
Et voltiger en rond.

Dans ma chambre, où tremblait une jaune lumière,
Tout prenait une forme horrible et singulière,
Un aspect effrayant.
Mon lit était la bière et ma lampe le cierge,
Mon manteau déployé le drap noir qu'on asperge
Sous la porte en priant.

Dans son cadre terni, le pâle Christ d'ivoire,
Cloué les bras en croix sur son étoffe noire,
Redoublait de pâleur ;
Et comme au Golgotha, dans sa dure agonie,
Les muscles en relief de sa face jaunie
Se tordaient de douleur.

Les tableaux ravivant leurs nuances éteintes,
Aux reflets du foyer prenaient d'étranges teintes,
Et, d'un air curieux,
Comme des spectateurs aux loges d'un théâtre,
Vieux portraits enfumés, pastels aux tons de plâtre,
Ouvraient tout grands leurs yeux.

Une tête de mort sur nature moulée
Se détachait en blanc, grimaçante et pelée,
Sous un rayon blafard.
Je la vis s'avancer au bord de la console ;
Ses mâchoires semblaient rechercher leur parole
Et ses yeux leur regard.

De ses orbites noirs où manquaient les prunelles,
Jaillirent tout à coup de fauves étincelles,
Comme d'un oeil vivant.
Une haleine passa par ses dents déchaussées...
Les rideaux, à plis droits tombaient sur les croisées;
Ce n'était pas le vent.

Faible comme ces voix que l'on entend en rêve,
Triste comme un soupir des vagues sur la grève,

J'entendis une voix.
Or, comme ce jour-là j'avais vu tant de choses,
tant d'effets merveilleux dont j'ignorais les causes,
J'eus moins peur cette fois :

Raphaël.
Je suis le Raphaël, le sanzio, le grand maître !
ô frère, dis-le moi, peux-tu me reconnaître
dans ce crâne hideux ?
Car je n'ai rien, parmi ces plâtres et ces masques,
tous ces crânes luisants, polis comme des casques,
qui me distingue d'eux.

Et pourtant c'est bien moi ! Moi, le divin jeune homme,
le roi de la beauté, la lumière de Rome,
le Raphaël d'Urbain !
L'enfant aux cheveux bruns qu'on voit aux galeries,
mollement accoudé, suivre ses rêveries,
la tête dans sa main !

ô ma Fornarina ! Ma blanche bien-aimée,
toi qui dans un baiser pris mon âme pâmée
pour la remettre au ciel,
voilà donc ton amant, le beau peintre au nom d'ange,
cette tête qui fait une grimace étrange :
eh bien ! C'est Raphaël !

Si ton ombre endormie au fond de la chapelle
s'éveillait et venait à ma voix qui t'appelle,
oh ! Je te ferais peur !
Que le marbre entr'ouvert sur ta tête retombe.
Ne viens pas ! Ne viens pas et garde dans ta tombe
le rêve de ton cœur !

Analyseurs damnés, abominable race,
hyènes qui suivez le cortège à la trace
pour déterrer le corps ;
aurez-vous bientôt fait de déclouer les bières,
pour mesurer nos os et peser nos poussières ?
Laissez dormir les morts !

Mes maîtres, savez-vous, qui donc a pu le dire ?
Ce qu'on sent quand la scie, avec ses dents déchire
nos lambeaux palpitants ?
Savez-vous si la mort n'est pas une autre vie,

et si, quand leur dépouille à la tombe est ravie,
les aïeux sont contents ?

Ah ! Vous venez fouiller de vos ongles profanes
nos tombeaux violés, pour y prendre nos crânes,
vous êtes bien hardis.

Ne craignez-vous donc pas qu'un beau jour, pâle et blême,
un trépassé se lève et vous dise : anathème !
Comme je vous le dis.

Vous imaginez donc, dans cette pourriture,
surprendre les secrets de la mère nature
et le travail de Dieu ?
Ce n'est pas par le corps qu'on peut comprendre l'âme.
Le corps n'est que l'autel, le génie est la flamme ;
vous éteignez le feu !

ô mes enfants-Jésus ! ô mes brunes madones !
ô vous qui me devez vos plus fraîches couronnes,
saintes du paradis !

Les savants font rouler mon crâne sur la terre,
et vous souffrez cela sans prendre le tonnerre,
sans frapper ces maudits !

Il est donc vrai ! Le ciel a perdu sa puissance.
Le Christ est mort, le siècle a pour dieu la science,
pour foi la liberté.

Adieu les doux parfums de la rose mystique ;
adieu l'amour ; adieu la poésie antique ;
adieu sainte beauté !

Vos peintres auront beau, pour voir comme elle est faite,
tourner entre leurs mains et retourner ma tête,
mon secret est à moi.

Ils copieront mes tons, ils copieront mes poses,
mais il leur manquera ce que j'avais, deux choses,
l'amour avec la foi !

Dites qui d'entre vous, fils de ce siècle infâme,
peut rendre saintement la beauté de la femme ?
Aucun, hélas ! Aucun.

Pour vos petits boudoirs il faut des priapées ;
qui vous jette un regard, ô mes vierges drapées,
ô mes saintes ? Pas un.

L'aiguille a fait son tour. Votre tâche est finie ;

comme un pâle vieillard le siècle à l'agonie
se lamente et se tord.

L'ange du jugement embouche la trompette,
et la voix va crier : que justice soit faite,
le genre humain est mort !

Je n'entendis plus rien. L'aube aux lèvres d'opale,
tout endormie encor, sur le vitrage pâle
jetait un froid rayon,
et je vis s'envoler, comme on voit quelque orfraie,
que sous l'arceau gothique une lueur effraie,
l'étrange vision !

LA MORT DANS LA VIE

IV

La mort est multiforme, elle change de masque
Et d'habit plus souvent qu'une actrice fantasque ;
Elle sait se farder,
Et ce n'est pas toujours cette maigre carcasse,
Qui vous montre les dents et vous fait la grimace
Horrible à regarder.

Ses sujets ne sont pas tous dans le cimetière,
ils ne dorment pas tous sur des chevets de pierre
à l'ombre des arceaux ;
tous ne sont pas vêtus de la pâle livrée,
et la porte sur tous n'est pas encor murée
dans la nuit des caveaux.

Il est des trépassés de diverse nature :
aux uns la puanteur avec la pourriture,
le palpable néant,
l'horreur et le dégoût, l'ombre profonde et noire
et le cercueil avide entr'ouvrant sa mâchoire
comme un monstre béant ;

Aux autres, que l'on voit sans qu'on s'en épouvante
passer et repasser dans la cité vivante
sous leur linceul de chair,
l'invisible néant, la mort intérieure
que personne ne sait, que personne ne pleure,
même votre plus cher.

Car, lorsque l'on s'en va dans les villes funèbres
visiter les tombeaux inconnus ou célèbres,
de marbre ou de gazon ;
qu'on ait ou qu'on n'ait pas quelque paupière amie
sous l'ombrage des ifs à jamais endormie,
qu'on soit en pleurs ou non,

on dit : ceux-là sont morts. La mousse étend son voile
sur leurs noms effacés ; le ver file sa toile
dans le trou de leurs yeux ;
leurs cheveux ont percé les planches de la bière ;
à côté de leurs os, leur chair tombe en poussière

sur les os des aïeux.

Leurs héritiers, le soir, n'ont plus peur qu'ils reviennent ;
c'est à peine à présent si leurs chiens s'en souviennent,
eufumés et poudreux,
leurs portraits adorés traînent dans les boutiques ;
leurs jaloux d'autrefois font leurs panégyriques ;
tout est fini pour eux.

L'ange de la douleur, sur leur tombe en prière,
est seul à les pleurer dans ses larmes de pierre,
comme le ver leur corps,
l'oubli ronge leur nom avec sa lime sourde ;
ils ont pour drap de lit six pieds de terre lourde.
Ils sont morts, et bien morts !

Et peut-être une larme, à votre âme échappée,
sur leur cendre, de pluie et de neige trempée,
filtre insensiblement,
qui les va réjouir dans leur triste demeure ;
et leur cœur desséché, comprenant qu'on les pleure,
retrouve un battement.

Mais personne ne dit, voyant un mort de l'âme :
paix et repos sur toi ! L'on refuse à la lame
ce qu'on donne au fourreau ;
l'on pleure le cadavre et l'on panse la plaie,
l'âme se brise et meurt sans que nul s'en effraie
et lui dresse un tombeau.

Et cependant il est d'horribles agonies
qu'on ne saura jamais ; des douleurs infinies
que l'on n'aperçoit pas.
Il est plus d'une croix au calvaire de l'âme
sans l'auréole d'or, et sans la blanche femme
échevelée au bas.

Toute âme est un sépulcre où gisent mille choses ;
des cadavres hideux dans des figures roses
dorment ensevelis.
On retrouve toujours les larmes sous le rire,
les morts sous les vivants, et l'homme est à vrai dire
une nécropolis.

Les tombeaux déterrés des vieilles cités mortes,
les chambres et les puits de la Thèbe aux cent portes

ne sont pas si peuplés ;
on n'y rencontre pas de plus affreux squelettes.
Un plus vaste fouillis d'ossements et de têtes
aux ruines mêlés.

L'on en voit qui n'ont pas d'épithaphe à leurs tombes,
et de leurs trépassés font comme aux catacombes
un grand entassement ;
dont le cœur est un champ uni, sans croix ni pierres,
et que l'aveugle mort de diverses poussières
remplit confusément.

D'autres, moins oublieux, ont des caves funèbres
où sont rangés leurs morts, comme celles des guèbres
ou des égyptiens ;
tout autour de leur cœur sont debout les momies,
et l'on y reconnaît les figures blémies
de leurs amours anciens.

Dans un pur souvenir chastement embaumée
ils gardent au fond d'eux l'âme qu'ils ont aimée ;
triste et charmant trésor !
La mort habite en eux au milieu de la vie ;
ils s'en vont poursuivant la chère ombre ravie
qui leur sourit encor.

Où ne trouve-t-on pas, en fouillant, un squelette ?
Quel foyer réunit la famille complète
en cercle chaque soir ?
Et quel seuil, si riant et si beau qu'il puisse être,
pour ne pas revenir n'a vu sortir le maître
avec un manteau noir ?

Cette petite fleur, qui, toute réjouie,
fait baiser au soleil sa bouche épanouie,
est fille de la mort.
En plongeant sous le sol, peut-être sa racine
dans quelque cendre chère a pris l'odeur divine
qui vous charme si fort.

ô fiancés d'hier, encore amants, l'alcôve
où nichent vos amours, à quelque vieillard chauve
a servi comme à vous ;
avant vos doux soupirs elle a redit son rôle,
et son souvenir mêle une odeur sépulcrale
à vos parfums d'époux !

Où donc poser le pied qu'on ne foule une tombe ?
Ah ! Lorsque l'on prendrait son aile à la colombe,
ses pieds au daim léger ;
qu'on irait demander au poisson sa nageoire,
on trouvera partout l'hôtesse blanche et noire
prête à vous héberger.

Cessez donc, cessez donc, ô vous, les jeunes mères
berçant vos fils aux bras des riantes chimères,
de leur rêver un sort ;
filez-leur un suaire avec le lin des langes.
Vos fils, fussent-ils purs et beaux comme les anges,
sont condamnés à mort !

V

à travers les soupirs, les plaintes et le râle
poursuivons jusqu'au bout la funèbre spirale
de ses détours maudits.
Notre guide n'est pas Virgile le poète,
la Béatrix vers nous ne penche pas la tête
du fond du paradis.

Pour guide nous avons une vierge au teint pâle
qui jamais ne reçut le baiser d'or du hâle
des lèvres du soleil.
Sa joue est sans couleur et sa bouche bleuâtre,
le bouton de sa gorge est blanc comme l'albâtre,
au lieu d'être vermeil.

Un souffle fait plier sa taille délicate ;
ses bras, plus transparents que le jaspe ou l'agate,
pendent languissamment ;
sa main laisse échapper une fleur qui se fane,
et, ployée à son dos, son aile diaphane
reste sans mouvement.

Plus sombres que la nuit, plus fixes que la pierre,
sous leur sourcil d'ébène et leur longue paupière
luisent ses deux grands yeux,
comme l'eau du Léthé qui va muette et noire,
ses cheveux débordés baignent sa chair d'ivoire
à flots silencieux.

Des feuilles de ciguë avec des violettes
se mêlent sur son front aux blanches bandelettes,
chaste et simple ornement ;
quant au reste, elle est nue, et l'on rit et l'on tremble
en la voyant venir ; car elle a tout ensemble
l'air sinistre et charmant.

Quoiqu'elle ait mis le pied dans tous les lits du monde,
sous sa blanche couronne elle reste inféconde
depuis l'éternité.
L'ardent baiser s'éteint sur sa lèvre fatale,
et personne n'a pu cueillir la rose pâle
de sa virginité.

C'est par elle qu'on pleure et qu'on se désespère :
c'est elle qui ravit au giron de la mère
son doux et cher souci ;
c'est elle qui s'en va se coucher, la jalouse,
entre les deux amants, et qui veut qu'on l'épouse
à son tour elle aussi.

Elle est amère et douce, elle est méchante et bonne ;
sur chaque front illustre elle met la couronne
sans peur ni passion.
Amère aux gens heureux et douce aux misérables,
c'est la seule qui donne aux grands inconsolables
leur consolation.

Elle prête des lits à ceux qui, sur le monde,
comme le juif errant, font nuit et jour leur ronde
et n'ont jamais dormi.
à tous les parias elle ouvre son auberge,
et reçoit aussi bien la Phryné que la vierge,
l'ennemi que l'ami.

Sur le pas de ce guide au visage impassible,
nous marchons en suivant la spirale terrible
vers le but inconnu,
par un enfer vivant sans caverne ni gouffre,
sans bitume enflammé, sans mers aux flots de soufre,
sans Belzébuth cornu.

Voici, contre un carreau, comme un reflet de lampe
avec l'ombre d'un homme. Allons, montons la rampe,
approchons et voyons.

Ah ! C'est toi, docteur Faust ! Dans la même posture
du sorcier de Rembrandt sur la noire peinture
aux flamboyants rayons.

Quoi ! Tu n'as pas brisé tes fioles d'alchimiste,
et tu penches toujours ton grand front chauve et triste
sur quelque manuscrit !
Dans ton livre, aux lueurs de ce soleil mystique
quoi ! Tu cherches encor le mot cabalistique
qui fait venir l'esprit !

Eh bien ! Scientia, ta maîtresse adorée,
à tes chastes désirs s'est-elle enfin livrée ?
Ou, comme au premier jour,
n'en es-tu qu'à baiser sa robe ou sa pantoufle,
ta poitrine asthmatique a-t-elle encor du souffle
pour un soupir d'amour ?

Quel sable, quel corail a ramené ta sonde ?
As-tu touché le fond des sagesse du monde ?
En puisant à ton puits,
nous as-tu dans ton seau fait monter toute nue
la blanche vérité jusqu'ici méconnue ?
Arbre, où sont donc tes fruits ?

Faust.
J'ai plongé dans la mer, sous le dôme des ondes ;
les grands poissons jetaient leurs ondes vagabondes
jusques au fond des eaux ;
Léviathan fouettait l'abîme de sa queue,
les sirènes peignaient leur chevelure bleue
sur les bancs de coraux.

La seiche horrible à voir, le polype difforme,
tendaient leurs mille bras ; le requin, l'orque énorme
roulaient leurs gros yeux verts.
Mais je suis remonté, car je manquais d'haleine
c'est un manteau bien lourd pour une épaule humaine
que le manteau des mers !

Je n'ai pu de mon puits tirer que de l'eau claire ;
le sphinx interrogé continue à se taire ;
si chauve et si cassé,
hélas ! J'en suis encore à *peut-être*, et *que*
sais-je ?
et les fleurs de mon front ont fait comme une neige

aux lieux où j'ai passé.

Malheureux que je suis d'avoir sans défiance
mordu les pommes d'or de l'arbre de science !
La science est la mort.
Ni l'upas de Java, ni l'euphorbe d'Afrique,
ni le mancenillier au sommeil magnétique,
n'ont un poison plus fort.

Je ne crois plus à rien. J'allais, de lassitude,
quand vous êtes venus, renoncer à l'étude
et briser mes fourneaux.
Je ne sens plus en moi palpiter une fibre,
et comme un balancier seulement mon cœur vibre
à mouvements égaux.

Le néant ! Voilà donc ce que l'on trouve au terme !
Comme une tombe un mort, ma cellule renferme
un cadavre vivant.
C'est pour arriver là que j'ai pris tant de peine,
et que j'ai sans profit, comme on fait d'une graine,
semé mon âme au vent.

Un seul baiser, ô douce et blanche Marguerite,
pris sur ta bouche en fleur, si fraîche et si petite,
vaut mieux que tout cela.
Ne cherchez pas un mot qui n'est pas dans le livre ;
pour savoir comme on vit n'oubliez pas de vivre.
Aimez, car tout est là !

VI

La spirale sans fin dans le vide s'enfonce ;
tout autour, n'attendant qu'une fausse réponse
pour vous pomper le sang,
sur leurs grands piédestaux semés d'hiéroglyphes,
des sphinx aux seins pointus, aux doigts armés de griffes,
roulent leur oeil luisant.

En passant devant eux, à chaque pas l'on cogne
des os demi-rongés, des restes de charogne,
des crânes sonnant creux.
On voit de chaque trou sortir des jambes raides ;
des apparitions monstrueusement laides

fendent l'air ténébreux.

C'est ici que l'énigme est encor sans Oedipe,
et qu'on attend toujours le rayon qui dissipe
l'antique obscurité.

C'est ici que la mort propose son problème,
et que le voyageur, devant sa face blême,
recule épouvanté.

Ah ! Que de nobles cœur s et que d'âmes choisies,
vainement, à travers toutes les poésies,
toutes les passions,
ont poursuivi le mot de la page fatale,
dont les os gisent là sans pierre sépulcrale
et sans inscriptions !

Combien, dons juans obscurs, ont leurs listes remplies
et qui cherchent encor ! Que de lèvres pâlies
sous les plus doux baisers,
et qui n'ont jamais pu se joindre à leur chimère !
Que de désirs au ciel sont remontés de terre
toujours inapaisés !

Il est des écoliers qui voudraient tout connaître,
et qui ne trouvent pas pour valet et pour maître
de Méphistophélès.
Dans les greniers, il est des Faust sans Marguerite,
dont l'enfer ne veut pas et que Dieu déshérite ;
tous ceux-là, plaignez-les !

Car ils souffrent un mal, hélas ! Inguérissable ;
ils mêlent une larme à chaque grain de sable
que le temps laisse choir.
Leur cœur, comme une orfraie au fond d'une ruine,
râle piteusement dans leur maigre poitrine
l'hymne du désespoir.

Leur vie est comme un bois à la fin de l'automne,
chaque souffle qui passe arrache à leur couronne
quelque reste de vert,
et leurs rêves en pleurs s'en vont fendant les nues,
silencieux, pareils à des files de grues
quand approche l'hiver.

Leurs tourments ne sont point redits par le poète
martyrs de la pensée, ils n'ont pas sur leur tête

l'auréole qui luit ;
par les chemins du monde ils marchent sans cortège,
et sur le sol glacé tombent comme la neige
qui descend dans la nuit.

Comme je m'en allais, ruminant ma pensée,
triste, sans dire mot, sous la voûte glacée,
par le sentier étroit ;
s'arrêtant tout à coup, ma compagne blafarde
me dit en étendant sa main frêle : regarde
du côté de mon doigt.

C'était un cavalier avec un grand panache,
de longs cheveux bouclés, une noire moustache
et des éperons d'or ;
il avait le manteau, la rapière et la fraise
ainsi qu'un raffiné du temps de Louis Treize,
et semblait jeune encor.

Mais en regardant bien je vis que sa perruque
sous ses faux cheveux bruns laissait près de sa nuque
passer des cheveux blancs ;
son front, pareil au front de la mer soucieuse,
se ridait à longs plis ; sa joue était si creuse
que l'on comptait ses dents.

Malgré le fard épais dont elle était plâtrée,
comme un marbre couvert d'une gaze pourprée
sa pâleur transperçait ;
à travers le carmin qui colorait sa lèvre,
sous son rire d'emprunt on voyait que la fièvre
chaque nuit le baisait.

Ses yeux sans mouvement semblaient des yeux de verre,
ils n'avaient rien des yeux d'un enfant de la terre,
ni larme ni regard.
Diamant enchâssé dans sa morne prunelle,
brillait d'un éclat fixe une froide étincelle.
C'était bien un vieillard !

Comme l'arche d'un pont son dos faisait la voûte ;
ses pieds endoloris, tout gonflés par la goutte,
chancelaient sous son poids.
Ses mains pâles tremblaient, -ainsi tremblent les vagues
sous les baisers du nord, -et laissaient fuir leurs bagues,
trop larges pour ses doigts.

Tout ce luxe, ce fard sur cette face creuse,
formaient une alliance étrange et monstrueuse.
C'était plus triste à voir
et plus laid qu'un cercueil chez des filles de joie,
qu'un squelette paré d'une robe de soie,
qu'une vieille au miroir.

Confiant à la nuit son amoureuse plainte,
il attendait devant une fenêtre éteinte,
sous un balcon désert.
Nul front blanc ne venait s'appuyer au vitrage,
nul soleil de beauté ne montrait son visage
au fond du ciel ouvert.

Dis, que fais-tu donc là, vieillard, dans les ténèbres,
par une de ces nuits où les essaims funèbres
s'envolent des tombeaux ?
Que vas-tu donc chercher si loin, si tard, à l'heure
où l'ange de minuit au beffroi chante et pleure,
sans page et sans flambeaux ?

Tu n'as plus l'âge où tout vous rit et vous accueille,
où la vierge répand à vos pieds, feuille à feuille,
la fleur de sa beauté ;
et ce n'est plus pour toi que s'ouvrent les fenêtres ;
tu n'es bon qu'à dormir auprès de tes ancêtres
sous un marbre sculpté.

Entends-tu le hibou qui jette ses cris aigres ?
Entends-tu dans les bois hurler les grands loups maigres ?
ô vieillard sans raison !
Rentre, c'est le moment où la lune réveille
le vampire blafard sur sa couche vermeille ;
rentre dans la maison.

Le vent moqueur a pris ta chanson sur son aile,
personne ne t'écoute, et ta cape ruisselle
des pleurs de l'ouragan...
il ne me répond rien ; dites, quel est cet homme,
ô mort, et savez-vous le nom dont on le nomme ?
-cet homme, c'est Don Juan.

VII

Don Juan

heureux adolescents, dont le cœur s'ouvre à peine
comme une violette à la première haleine
du printemps qui sourit,
âmes couleur de lait, frais buissons d'aubépine
où, sous le pur rayon, dans la pluie argentine
tout gazouille et fleurit ;

ô vous tous qui sortez des bras de votre mère
sans connaître la vie et la science amère,
et qui voulez savoir,
poètes et rêveurs, plus d'une fois sans doute,
aux lisières des bois, en suivant votre route
dans la rougeur du soir.

à l'heure enchanteresse, où sur le bout des
branches
on voit se becqueter les tourterelles blanches
et les bouvreuils au nid,
quand la nature lasse en s'endormant soupire,
et que la feuille au vent vibre comme une lyre
après le chant fini.

Quand le calme et l'oubli viennent à toutes choses,
et que le sylphe rentre au pavillon des roses
sous les parfums plié ;
émus de tout cela, pleins d'ardeurs inquiètes,
vous avez souhaité ma liste et mes conquêtes ;
vous m'avez envié

les festins, les baisers sur les épaules nues,
toutes ces voluptés à votre âge inconnues,
aimable et cher tourment !
Zerline, Elvire, Anna, mes romaines jalouses,
mes beaux lis d'Albion, mes brunes andalouses,
tout mon troupeau charmant.

Et vous vous êtes dit par la voix de vos âmes :
comment faisais-tu donc pour avoir plus de femmes
que n'en a le sultan ?
Comment faisais-tu donc, malgré verrous et grilles,
pour te glisser au lit des belles jeunes filles,
heureux, heureux Don Juan !

Conquérant oublieux, une seule de celles
que tu n'inscrivais pas, une entre tes moins belles,
ta plus modeste fleur,
oh ! Combien et longtemps nous l'eussions adorée !
Elle aurait embelli, dans une urne dorée,
l'autel de notre cœur .

Elle aurait parfumé, cette humble violette
dont sous l'herbe ton pied a fait ployer la tête,
notre pâle printemps ;
nous l'aurions recueillie, et de nos pleurs trempée,
cette étoile aux yeux bleus, dans le bal échappée
à tes doigts inconstants.

Adorables frissons de l'amoureuse fièvre,
ramiers qui descendez du ciel sur une lèvre,
baisers âcres et doux,
chutes du dernier voile, et vous, cascades blondes,
cheveux d'or inondant un dos brun de vos ondes,
quand vous connaissons-nous ?

Enfants, je les connais tous ces plaisirs qu'on rêve ;
autour du tronc fatal l'antique serpent d'ève
ne s'est pas mieux tordu.
Aux yeux mortels, jamais dragon à tête d'homme
n'a d'un plus vif éclat fait reluire la pomme
de l'arbre défendu.

Souvent, comme des nids de fauvettes farouches,
tout prêts à s'envoler, j'ai surpris sur des bouches
des nids d'aveux tremblants ;
j'ai serré dans mes bras de ravissants fantômes,
bien des vierges en fleur m'ont versé les purs baumes
de leurs calices blancs.

Pour en avoir le mot, courtisanes rusées,
j'ai pressé, sous le fard, vos lèvres plus usées
que le grès des chemins.
égouts impurs où vont tous les ruisseaux du monde,
j'ai plongé sous vos flots ; et toi, débauche immonde,
j'ai vu tes lendemains.

J'ai vu les plus purs fronts rouler après l'orgie,
parmi les flots de vin, sur la nappe rougie ;
j'ai vu les fins de bal
et la sueur des bras, et la pâleur des têtes

plus mornes que la mort sous leurs boucles défaites
au soleil matinal.

Comme un mineur qui suit une veine inféconde,
j'ai fouillé nuit et jour l'existence profonde
sans trouver le filon.
J'ai demandé la vie à l'amour qui la donne,
mais vainement ; je n'ai jamais aimé personne
ayant au monde un nom.

J'ai brûlé plus d'un cœur dont j'ai foulé la cendre,
mais je restai toujours, comme la salamandre,
froid au milieu du feu.
J'avais un idéal frais comme la rosée,
une vision d'or, une opale irisée
par le regard de Dieu ;

femme comme jamais sculpteur n'en a pétrie,
type réunissant Cléopâtre et Marie,
grâce, pudeur, beauté ;
une rose mystique, où nul ver ne se cache ;
les ardeurs du volcan et la neige sans tache
de la virginité !

Au carrefour douteux, y grec de Pythagore,
j'ai pris la branche gauche, et je chemine encore
sans arriver jamais.
Trompeuse volupté, c'est toi que j'ai suivie,
et peut-être, ô vertu ! L'énigme de la vie,
c'est toi qui la savais.

Que n'ai-je, comme Faust, dans ma cellule sombre,
contemplé sur le mur la tremblante pénombre
du microcosme d'or !
Que n'ai-je, feuilletant cabales et grimoires,
auprès de mon fourneau, passé les heures noires
à chercher le trésor !

J'avais la tête forte, et j'aurais lu ton livre,
et bu ton vin amer, science, sans être ivre
comme un jeune écolier !
J'aurais contraint Isis à relever son voile,
et du plus haut des cieux fait descendre l'étoile
dans mon noir atelier.

N'écoutez pas l'amour, car c'est un mauvais maître ;

aimer, c'est ignorer, et vivre, c'est connaître.
Apprenez, apprenez ;
jetez et rejetez à toute heure la sonde,
et plongez plus avant sous cette mer profonde
que n'ont fait vos aînés.

Laissez Léviathan souffler par ses narines,
laissez le poids des mers au fond de vos poitrines
presser votre poumon.
Fouillez les noirs écueils qu'on n'a pu reconnaître,
et dans son coffre d'or vous trouverez peut-être
l'anneau de Salomon !

VIII

ainsi parla Don Juan, et sous la froide voûte,
las, mais voulant aller jusqu'au bout de la route,
je repris mon chemin.

Enfin je débouchai dans une plaine morne
qu'un ciel en feu fermait à l'horizon sans borne
d'un cercle de carmin.

Le sol de cette plaine était d'un blanc d'ivoire,
un fleuve la coupait comme un ruban de moire
du rouge le plus vif.
Tout était ras ; ni bois, ni clocher, ni tourelle,
et le vent ennuyé, la balayait de l'aile
avec un ton plaintif.

J'imaginai d'abord que cette étrange teinte,
cette couleur de sang dont cette onde était peinte,
n'était qu'un vain reflet ;
que la craie et le tuf formaient ce blanc d'ivoire,
mais je vis que c'était (me penchant pour y boire)
du vrai sang qui coulait.

Je vis que d'os blanchis la terre était couverte,
froide neige de morts, où nulle plante verte,
nulle fleur ne germait ;
que ce sol n'était fait que de poussière d'homme,
et qu'un peuple à remplir Thèbes, Palmyre et Rome,
était là qui dormait.

Une ombre, dos voûté, front penché, dans la brise
passa. C'était bien lui, la redingote grise
et le petit chapeau.

Une aigle d'or planait sur sa tête sacrée,
cherchant, pour s'y poser, inquiète, effarée,
un bâton de drapeau.

Les squelettes tâchaient de rajuster leurs têtes,
le spectre du tambour agitait ses baguettes
à son pas souverain ;

une immense clameur volait sur son passage,
et cent mille canons lui chantaient dans l'orage
leur fanfare d'airain.

Lui ne paraissait pas entendre ce tumulte,
et, comme un dieu de marbre, insensible à son culte,
marchait silencieux ;
quelquefois seulement, comme à la dérobée,
pour retrouver au ciel son étoile tombée
il relevait les yeux.

Mais le ciel empourpré d'un reflet d'incendie
n'avait pas une étoile, et la flamme agrandie
montait, montait toujours.
Alors, plus pâle encor qu'aux jours de Sainte-Hélène,
il refermait ses bras sur sa poitrine, pleine
de gémississements sourds.

Quand il fut devant nous : grand empereur, lui dis-je,
ce mot mystérieux que mon destin m'oblige
à chercher ici-bas,
ce mot perdu que Faust demandait à son livre,
et don juan à l'amour, pour mourir ou pour vivre,
ne le sauriez-vous pas ?

-ô malheureux enfant ! Dit l'ombre impériale,
retourne-t'en là-haut, la bise est glaciale,
et je suis tout transi.
Tu ne trouverais pas, sur la route, d'auberge
où réchauffer tes pieds, car la mort seule héberge
ceux qui passent ici.

Regarde... c'en est fait. L'étoile est éclipsée,
un sang noir pleut du flanc de mon aigle, blessée

au milieu de son vol.

Avec les blancs flocons de la neige éternelle,
du haut du ciel obscur, les plumes de son aile
descendent sur le sol.

Hélas ! Je ne saurais contenter ton envie ;
j'ai vainement cherché le mot de cette vie,
comme Faust et Don Juan,
je ne sais rien de plus qu'au jour de ma naissance,
et pourtant je faisais dans ma toute-puissance
le calme et l'ouragan.

Pourtant l'on me nommait par excellence l'homme :
l'on portait devant moi l'aigle et les faisceaux, comme
aux vieux Césars romains ;
pourtant j'avais dix rois pour me tenir ma robe,
j'étais un Charlemagne emprisonnant le globe
dans une de mes mains.

Je n'ai rien vu de plus du haut de la colonne
où ma gloire, arc-en-ciel tricolore, rayonne,
que vous autres d'en bas.
En vain de mon talon j'éperonnais le monde,
toujours le bruit des camps et du canon qui gronde,
des assauts, des combats.

Toujours des plats d'argent avec des clefs de villes,
un concert de clairons et de hourras serviles,
des lauriers, des discours ;
un ciel noir, dont la pluie était de la mitraille,
des morts à saluer sur un champ de bataille ;
ainsi passaient mes jours.

Que ton doux nom de miel, Laetitia, ma mère,
mentait cruellement à ma fortune amère !

Que j'étais malheureux !

Je promenais partout ma peine vagabonde,
j'avais rêvé l'empire, et la boule du monde
dans ma main sonnait creux.

Ah ! Le sort des bergers, et le hêtre où Tityre
dans la chaleur du jour à l'écart se retire
et chante Amaryllis,
le grelot qui résonne et le troupeau qui bêle,
le lait pur ruisselant d'une blanche mamelle

entre des doigts de lis ;

le parfum du foin vert et l'odeur de l'étable,
le pain bis des pasteurs, quelques noix sur la table,
une écuelle de bois ;
une flûte à sept trous jointe avec de la cire,
et six chèvres, voilà tout ce que je désire,
moi, le vainqueur des rois.

Une peau de mouton couvrira mes épaules,
Galatée en riant s'enfuira sous les saules,
et je l'y poursuivrai :
mes vers seront plus doux que la douce ambroisie,
et Daphnis deviendra pâle de jalousie
aux airs que je jouerai.

Ah ! Je veux m'en aller dans mon île de Corse,
par le bois dont la chèvre en passant mord l'écorce,
par le ravin profond,
le long du sentier creux où chante la cigale,
suivre nonchalamment en sa marche inégale
mon troupeau vagabond.

Le sphinx est sans pitié pour quiconque se trompe.
Imprudent, tu veux donc qu'il t'égorge et te pompe
le pur sang de ton cœur !
Le seul qui devina cette énigme funeste
tua Laius son père, et commit un inceste :
triste prix du vainqueur !

IX

me voilà revenu de ce voyage sombre,
où l'on n'a pour flambeaux et pour astre dans l'ombre
que les yeux du hibou ;
comme, après tout un jour de labourage, un buffle
s'en retourne à pas lents, morne et baissant le mufle,
je vais ployant le cou.

Me voilà revenu du pays des fantômes,
mais je conserve encor, loin des muets royaumes
le teint pâle des morts.

Mon vêtement, pareil au crêpe funéraire
sur une urne jeté, de mon dos jusqu'à terre
pend au long de mon corps.

Je sors d'entre les mains d'une mort plus avare
que celle qui veillait au tombeau de Lazare ;
elle garde son bien :
elle lâche le corps, mais elle retient l'âme ;
elle rend le flambeau, mais elle éteint la flamme,
et Christ n'y pourrait rien.

Je ne suis plus, hélas ! Que l'ombre de moi-même,
que la tombe vivante où gît tout ce que j'aime,
et je me survis seul ;
je promène avec moi les dépouilles glacées
de mes illusions, charmantes trépassées
dont je suis le linceul.

Je suis trop jeune encor, je veux aimer et vivre,
ô mort... et je ne puis me résoudre à te suivre
dans le sombre chemin ;
je n'ai pas eu le temps de bâtir la colonne
où la gloire viendra suspendre ma couronne ;
ô mort, reviens demain !

Vierge aux beaux seins d'albâtre, épargne ton poète,
souviens-toi que c'est moi, qui le premier, t'ai faite
plus belle que le jour ;
j'ai changé ton teint vert en pâleur diaphane,
sous de beaux cheveux noirs j'ai caché ton vieux crâne,
et je t'ai fait la cour.

Laisse-moi vivre encor, je dirai tes louanges ;
pour orner tes palais, je sculpterai des anges,
je forgerai des croix ;
je ferai, dans l'église et dans le cimetière,
fondre le marbre en pleurs et se plaindre la pierre
comme au tombeau des rois !

Je te consacrerai mes chansons les plus belles :
pour toi j'aurai toujours des bouquets d'immortelles
et des fleurs sans parfum.
J'ai planté mon jardin, ô mort, avec tes arbres ;
l'if, le buis, le cyprès y croissent sur les marbres
leurs rameaux d'un vert brun.

J'ai dit aux belles fleurs, doux honneur du parterre,
au lis majestueux ouvrant son blanc cratère,
à la tulipe d'or,
à la rose de mai que le rossignol aime,
j'ai dit au dahlia, j'ai dit au chrysanthème,
à bien d'autres encor :

ne croissez pas ici ! Cherchez une autre terre,
frais amours du printemps ; pour ce jardin austère
votre éclat est trop vif ;
le houx vous blesserait de ses pointes aiguës,
et vous boiriez dans l'air le poison des ciguës,
l'odeur âcre de l'if.

Ne m'abandonne pas, ô ma mère, ô nature,
tu dois une jeunesse à toute créature,
à toute âme un amour ;
je suis jeune et je sens le froid de la vieillesse,
je ne puis rien aimer. Je veux une jeunesse,
n'eût-elle qu'un seul jour !

Ne me sois pas marâtre, ô nature chérie,
redonne un peu de sève à la plante flétrie
qui ne veut pas mourir ;
les torrents de mes yeux ont noyé sous leur pluie
son bouton tout rongé que nul soleil n'essuie
et qui ne peut s'ouvrir.

Air vierge, air de cristal, eau, principe du monde,
terre qui nourris tout, et toi, flamme féconde,
rayon de l'oeil de Dieu,
ne laissez pas mourir, vous qui donnez la vie,
la pauvre fleur qui penche et qui n'a d'autre envie
que de fleurir un peu !

étoiles, qui d'en haut voyez valser les mondes,
faites pleuvoir sur moi, de vos paupières blondes,
vos pleurs de diamant ;
lune, lis de la nuit, fleur du divin parterre,
verse-moi tes rayons, ô blanche solitaire,
du fond du firmament !

Oeil ouvert sans repos au milieu de l'espace,
perce, soleil puissant, ce nuage qui passe !
Que je te voie encor,
aigles, vous qui fouettez le ciel à grands coups d'ailes,

griffons au vol de feu, rapides hirondelles,
prêtez-moi votre essor !

Vents, qui prenez aux fleurs leurs âmes parfumées
et les aveux d'amour aux bouches bien-aimées ;
air sauvage des monts,
encor tout imprégné des senteurs du mélèze,
brise de l'océan où l'on respire à l'aise,
emplissez mes poumons !

Avril, pour m'y coucher, m'a fait un tapis d'herbe ;
le lilas sur mon front s'épanouit en gerbe,
nous sommes au printemps.
Prenez-moi dans vos bras, doux rêves du poète,
entre vos seins polis posez ma pauvre tête
et bercez-moi longtemps.

Loin de moi, cauchemars, spectres des nuits ! Les roses,
les femmes, les chansons, toutes les belles choses
et tous les beaux amours,
voilà ce qu'il me faut. Salut, ô muse antique,
muse au frais laurier vert, à la blanche tunique,
plus jeune tous les jours !

Brune aux yeux de lotus, blonde à paupière noire,
ô grecque de Milet, sur l'escabeau d'ivoire
pose tes beaux pieds nus,
que d'un nectar vermeil la coupe se couronne !
Je bois à ta beauté d'abord, blanche Théone,
puis aux dieux inconnus.

Ta gorge est plus lascive et plus souple que l'onde ;
le lait n'est pas si pur et la pomme est moins ronde,
allons, un beau baiser !
Hâtons-nous, hâtons-nous ! Notre vie, ô Théone,
est un cheval ailé que le temps éperonne ;
hâtons-nous d'en user.

Chantons Io, Péan ! ... mais quelle est cette femme
si pâle sous son voile ? Ah ! C'est toi, vieille infâme !
Je vois ton crâne ras,
je vois tes grands yeux creux, prostituée immonde,
courtisane éternelle environnant le monde
avec tes maigres bras !